



Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

28 | 2018
Capitalisme

À travers les lunettes de la critique : une autre façon d'écrire l'histoire du capitalisme

Jürgen Kocka

Traducteur : Gilles Campagnolo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5852>

DOI : 10.4000/trivium.5852

ISBN : 1963-1820

ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Jürgen Kocka, « À travers les lunettes de la critique : une autre façon d'écrire l'histoire du capitalisme », *Trivium* [En ligne], 28 | 2018, mis en ligne le 30 juillet 2018, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/5852> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trivium.5852>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

À travers les lunettes de la critique : une autre façon d'écrire l'histoire du capitalisme

Jürgen Kocka

Traduction : Gilles Campagnolo

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous remercions M. Jürgen Kocka ainsi que la revue *Journal of Modern European History* de nous avoir accordé l'autorisation de traduire ce texte pour le présent numéro.

Wir danken Herrn Jürgen Kocka sowie dem *Journal of Modern European History* für die freundliche Genehmigung, diesen Artikel in französischer Übersetzung zu publizieren. Révision de la traduction / Überarbeitung der Übersetzung : Anthony Andurand, Katrin Heydenreich

- 1 C'est un fait remarquable que, ces derniers temps, on aborde de nouveau le capitalisme à travers la question de savoir comment il prendra fin et ce qui viendra après lui. Non seulement les spéculations des médias de masse sur le « post-capitalisme » à l'ère du numérique rencontrent un grand intérêt auprès du public¹, mais des spécialistes de sciences sociales tout à fait établis se préoccupent, eux aussi, des symptômes de crise au sein du capitalisme, sous l'angle de sa fin possible². Au vu de la longue tradition des prévisions d'effondrement qui, depuis un siècle et demi, annonçaient la fin du capitalisme, mais qui avaient sous-estimé sa capacité prononcée à se transformer et ont toutes été démenties par la réalité, on pourrait bien être tenté de négliger avec indifférence ce type de littérature. Or, si l'on entend écrire une histoire du capitalisme, on ne saurait certes souscrire à ces vues, mais on devra tout de même les prendre au sérieux. Car, de même que l'histoire du capitalisme englobe depuis le début celle de sa critique, de même le concept de capitalisme présuppose fondamentalement une idée, aussi floue soit-elle, d'alternatives non capitalistes.

Un concept de la différence

- 2 Le substantif « capitalisme » n'est entré en usage qu'au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle dans les langues européennes. Il est né de l'esprit de la critique. Le fait que ce sont au départ des auteurs socialistes ou sociaux-démocrates, comme Louis Blanc, Wilhelm Liebknecht ou J. A. Hobson, qui l'utilisent le montre bien. Toutefois, au-delà de sa fonction polémique et de son rôle dans la critique sociale, le concept servit aussi très tôt, notamment dans la langue allemande, de concept central dans la description et l'analyse formulées par les spécialistes de sciences sociales – ainsi, dès 1870, chez Albert Schäffle, puis, plus tard, chez Werner Sombart, Max Weber, Rudolf Hilferding et nombre d'autres auteurs. L'orientation critique et la puissance analytique de ce concept ne se faisaient pas nécessairement obstacle l'une à l'autre, mais pouvaient se renforcer mutuellement.
- 3 C'est avant tout dans une perspective comparatiste, cependant, que se forma ce concept. Il vit le jour comme un concept de la différence. On l'utilisait d'ordinaire pour décrire des particularités de son époque – comme la recherche d'un profit toujours plus large, l'accumulation, la concurrence, l'industrialisation, la marchandisation, l'exploitation, ainsi que de nouvelles formes d'inégalité sociale –, alors considérées, par opposition au contexte précapitaliste antérieur, comme nouvelles et modernes. Ou bien on utilisait ce concept en vue d'opposer des phénomènes alors contemporains à un avenir que l'on anticipait comme tout autre, et à cet égard à l'idée du socialisme, en particulier, dont on pouvait observer les débuts. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'essor du concept de « capitalisme » faisait donc fréquemment partie intégrante de discours qui portaient sur la transition vers le socialisme – transition tantôt souhaitée, tantôt crainte ou simplement attendue pour l'avenir. En bref, ce n'est qu'à la lumière du souvenir, parfois transfiguré par la nostalgie, des conditions différentes du passé ou bien à la lumière de l'idée d'une alternative future, socialiste, que le concept du « capitalisme »³ s'est imposé.
- 4 Au fond, cette relation sémantique joue encore un rôle de nos jours. Car si ne subsistait pas l'idée, au moins vague, d'alternatives non capitalistes, qu'elles soient effectives ou possibles, quel sens y aurait-il à décrire sous l'appellation commune de « capitalistes » des phénomènes aussi différents que le capitalisme du marchand et du donneur d'ordres de la fin du Moyen Âge^a, le capitalisme des plantations coloniales dans les régions conquises par les Européens en Amérique et en Asie au début de l'ère moderne, la forme d'entreprise qui se développa dans les usines à partir du travail salarié au cours de la révolution industrielle du XIX^e siècle, ou encore, de nos jours, ces multiples entreprises familiales autonomes, le plus souvent de petite taille, que l'on trouve dans tous les secteurs d'activité économique, ces gigantesques conglomerats qui combinent capital et puissance dans le capitalisme financier, ce travail salarié « informel » et souvent précaire répandu massivement au sein du Sud global et ses liens avec l'écoulement des produits dans le Nord global, ainsi que ces nouvelles plates-formes numériques transnationales, comme Google, Uber et Airbnb ? C'est en les comparant à des visions alternatives que l'on peut déceler ce qu'ont en commun les variantes de l'activité économique capitaliste que nous venons de citer, et d'autres encore, de sorte qu'il peut être légitime et utile de les envisager et de les analyser comme relevant d'un même phénomène. Peut-être même le flou qui entoure fréquemment l'usage actuel du

concept de capitalisme provient-il précisément du fait qu'il n'est pas évident de déterminer aujourd'hui, encore moins que par le passé, à quoi pourraient, devraient ou vont effectivement ressembler les alternatives non capitalistes au capitalisme.

Qu'est-ce que le « capitalisme » ?

- 5 Pour les historiens du capitalisme, un devoir urgent s'ensuit : ils doivent être en mesure de justifier de quel droit – et dans quel but – ils réunissent sous un seul et même concept des phénomènes aussi divers que ceux mentionnés plus haut, même s'ils imposent ainsi à eux-mêmes et à leur auditoire un objet, ou du moins un cadre de recherche dont l'immense hétérogénéité réduit sensiblement la possibilité même de formuler des constats empiriques pertinents, qui soient à la fois descriptifs et éclairants. Bref, il est indispensable, quand on est auteur, de circonscrire plus ou moins exactement ce qu'on entend par « capitalisme ». J'ai fait pour ma part de bonnes expériences en mettant en avant la centralisation, la marchandisation et l'accumulation comme étant les traits caractéristiques essentiels du « capitalisme ».
- 6 *D'une part*, il est essentiel que les acteurs individuels et collectifs possèdent des droits – et il s'agit en règle générale de droits de propriété – qui leur permettent de prendre des décisions économiques de manière relativement autonome et décentralisée, et d'assumer les conséquences de leurs décisions, les réussites, mais aussi les échecs. *D'autre part*, les marchés, dotés de leurs systèmes des prix, et la concurrence agissent comme des mécanismes essentiels d'allocation et de coordination. Le « devenir-marchandise », la marchandisation^b, sous les formes les plus diverses, y compris celle de la marchandisation du travail, surtout en tant que travail salarié, font partie du capitalisme. *Au final*, le capital reste central au sein du capitalisme tout comme un comportement économique porteur d'une structure temporelle déterminée : on utilise les ressources du présent pour faire des investissements dans l'espoir de bénéfices plus importants à l'avenir, on utilise le crédit, outre l'épargne et les résultats dégagés, pour des investissements, on s'expose à l'incertitude et au risque, on vise le profit et l'accumulation dans le futur. Le changement, la croissance et l'expansion sont inscrits dans cette forme d'activité économique, bien que ce soit sur un rythme toujours irrégulier, marqué par des hauts et des bas et interrompu par des crises⁴.
- 7 Le capitalisme est ainsi défini comme une *forme de l'agir économique*⁵, dont on sait cependant qu'elle comporte de multiples présupposés et conséquences sur les plans social, culturel et politique, qui l'imprègnent et la façonnent de différentes manières. L'attrait que présente le concept de capitalisme sur le plan de l'analyse réside précisément en ceci qu'il oblige à explorer l'action économique dans ses ramifications sociales, institutionnelles et culturelles et qu'il pousse ainsi les historiens à relier l'histoire économique à l'histoire sociale, politique et culturelle. Ces liens sont extrêmement variables sur le plan historique, toutefois, et peuvent être modelés jusqu'à un certain point sur le plan politique. Comme le montrent sans équivoque l'étude historique ainsi que la comparaison de différents capitalismes contemporains – au niveau européen, certes, mais à plus forte raison à l'échelle mondiale –, le capitalisme peut exister non certes dans tous les contextes, mais dans de nombreux contextes sociaux, culturels et politiques, tout autant en régime démocratique que sous un pouvoir autoritaire ou dictatorial. Par conséquent, il convient de ne pas définir le capitalisme comme un système économique-social et politique, une « formation sociale »

ou une « culture », sauf à se priver de la possibilité de saisir et de démontrer son caractère éminemment variable.⁶

- 8 Quels que soient les efforts que l'on fasse – et que l'on soit tenu de faire en tant que scientifique – pour fonder sa propre conception à la lumière de l'histoire du concept du capitalisme et de ses théories, aussi riches et variées que controversées, la définition proposée comportera au final une dimension arbitraire. Car il n'existe rien qui soit *la meilleure* ou *la seule* définition du capitalisme, ce qui n'empêche toutefois pas la possibilité et la nécessité d'évaluer les avantages et les inconvénients des différentes définitions du capitalisme et de les rapporter à ses propres intérêts scientifiques. En revanche, quand on tente d'écrire l'histoire du capitalisme ou d'en saisir la signification actuelle, il est urgent de définir ce qu'on entend par « capitalisme », au risque de voir le concept dégénérer au rang de slogan que l'on peut instrumentaliser à sa guise. Mais « définir », c'est « délimiter », et l'idée que l'on peut se faire des alternatives non capitalistes font partie de la définition et de l'utilisation du concept de capitalisme.

La critique comme clef de l'histoire du capitalisme

- 9 Lorsqu'on prend de la hauteur pour envisager les événements qui se sont déroulés sur un temps long, l'idée s'impose qu'en Europe, du moins, la diffusion du capitalisme et son essor au rang de forme dominante de l'activité économique, au cours de plusieurs siècles, se sont essentiellement produits dans un climat où les mentalités et les discours étaient marqués par le scepticisme et la prégnance de l'anticapitalisme. On illustrera pour l'instant cette évolution en brossant à grands traits quatre étapes⁷.
- 10 « Il est plus difficile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu », d'après l'Évangile selon Saint Marc. Certes, la doctrine morale chrétienne qui, dans l'Europe médiévale, à travers les sermons, les images et les textes, a marqué de son empreinte le regard des érudits et les mentalités de la population était parfaitement à même de reconnaître comme utile le rôle des marchands et la valeur éthique du travail et de la propriété. Elle pouvait aussi être interprétée de manière très souple et contournée de multiples façons. Pour autant, au sein de cette doctrine morale, l'amour de l'argent était bien envisagé comme la racine du mal, et la conviction que le gain de l'un signifiait habituellement une perte pour l'autre prédominait. Dans cette vision du monde, il y avait donc une grande méfiance à l'égard de la grande richesse et vis-à-vis de certaines pratiques marchandes et bancaires, à commencer par la recherche du profit et la concurrence, ainsi que l'octroi et la prise de crédit à intérêt. Au nom de l'amour fraternel du prochain et de l'altruisme vertueux, la morale chrétienne se méfiait de l'attachement résolu à l'intérêt personnel. Elle considérait le prêt d'argent contre intérêt comme de l'usure, à tout le moins quand il était pratiqué à l'égard des proches (ce n'était pas forcément le cas lorsqu'il était pratiqué à l'égard des étrangers). Jusque tard dans les XVI^e et XVII^e siècles, c'est cette attitude de scepticisme et de défiance à l'égard du capitalisme qui prévalut parmi les théologiens, les philosophes et les érudits d'Europe. Ce scepticisme se trouva encore renforcé par l'humanisme républicain de la Renaissance, attaché à Aristote, que l'on venait de redécouvrir et qui défendait les vertus publiques contre les intérêts personnels particuliers, la fortune privée et la corruption⁸.
- 11 L'atmosphère intellectuelle de cette époque changea au XVIII^e siècle avec les Lumières. En prenant résolument le contrepied du *mainstream* de l'Europe des Anciens, des

auteurs modernes comme Mandeville, Montesquieu, Condorcet, Hume et Adam Smith ne virent plus de contradiction constitutive entre les affaires et la morale. Selon eux, l'avantage obtenu par l'un ne se fait pas nécessairement au détriment de l'autre. Le marché devait contribuer à substituer à la guerre des passions une lutte centrée sur de simples intérêts. Le commerce constituait désormais une force civilisatrice, qui contribuait à faire surmonter l'état de barbarie, à adoucir les pulsions agressives et à raffiner les mœurs. La poursuite rationnelle de l'intérêt propre ne devait plus porter préjudice au bien commun, mais devait au contraire le favoriser. Et, sans que le concept fût disponible à ce moment – Adam Smith ne parlait encore dans ses écrits que d'une « *commercial society* » –, les principes et les pratiques capitalistes furent valorisées : aux yeux de ces auteurs, le capitalisme constituait non seulement une source de l'accroissement de la prospérité, mais il contribuait en outre à la formation d'un nouvel ordre social, plus rationnel, sans inégalités dues aux privilèges et sans plus d'arbitraire absolutiste de la part des dominants⁹.

- 12 Pour autant, avec l'avènement du capitalisme industriel au XIX^e siècle, le scepticisme et la critique revinrent bientôt dominer le débat public – ce qui devait concorder avec des sentiments largement répandus au sein de la population. Certains libéraux, comme Max Weber, étaient certes convaincus de la supériorité économique du capitalisme. Toutefois, ils ne célébraient pas en lui un phénomène porteur de progrès pour l'humanité et capable de parachever le processus de civilisation. Au contraire, ils craignaient la rigidité croissante du système capitaliste, qui pouvait venir menacer la liberté et la spontanéité des hommes. Tant chez les conservateurs qu'à gauche, on voyait dans le capitalisme une force d'érosion irrésistible : en son sein, les contrats remplaçaient les relations de la foi jurée et de la croyance, la société évinçait la communauté, tandis que les liens traditionnels se dissolvaient, broyés dans les rouages du marché, et que la soif du profit menaçait les solidarités établies. À droite, la critique du capitalisme se teintait souvent d'antilibéralisme et, au plus tard à partir des années 1870, d'antisémitisme. La critique socialiste du capitalisme acquit une grande force intellectuelle, capable de mobiliser les masses. D'une part, elle s'attaquait à l'exploitation du travail par le capital, aux inégalités croissantes, au manque d'inclusion des travailleurs, ainsi qu'au progrès de l'aliénation et de la dépendance dans le monde du travail. D'autre part, elle prédisait l'effondrement du capitalisme sous le poids de ses contradictions internes et son remplacement par quelque chose de nouveau, le socialisme. C'est à cette époque que s'imposa la conception critique du capitalisme et que les théories classiques de la critique du capitalisme virent le jour, notamment chez Marx et chez ses héritiers. Ces théories ont durablement marqué nos représentations du capitalisme, et elles ont manifesté leur efficacité à titre de moteurs intellectuels de mouvements sociaux qui ont, à des degrés divers et sous des formes variées, souvent pris des positions fondamentalement critiques à l'égard du capitalisme et contribué à le transformer¹⁰.
- 13 Aujourd'hui, on rencontre des jugements très différents, voire contraires, sur le capitalisme. Si l'on s'intéresse sérieusement à son histoire, et si l'on est un tant soit peu au courant de la vie quotidienne au cours de siècles plus lointains où les temps n'étaient pas (ou n'étaient encore qu'à peine) capitalistes, on ne peut qu'être frappé par les immenses progrès accomplis dans une large partie du monde, surtout pour cette grande majorité d'êtres humains qui n'appartenait pas aux classes supérieures bien établies, en ce qui concerne les conditions de vie matérielles pour sortir de la détresse, l'allongement de la vie et les progrès de la santé, les possibilités de choix et la liberté. Il

s'agit là de progrès dont on peut dire rétrospectivement qu'ils n'auraient probablement pas eu lieu sans les soubresauts, les pressions et les modifications incessants propres au capitalisme. Les alternatives au capitalisme se sont jusqu'à présent montrées inférieures, tant quand il s'agit de produire de la prospérité que pour ce qui est de rendre possible la liberté. La chute des économies communistes à l'administration centralisée dans le dernier tiers du XX^e siècle constitue à cet égard un processus-clef pour évaluer le bilan historique du capitalisme.

- 14 Malgré tout, dans les sciences sociales comme dans les sciences humaines, mais aussi dans une large part de l'opinion publique, la critique du capitalisme et l'anticapitalisme demeurent très répandus, en Europe en tous cas. On y trouve des exemples remarquables de continuité. À commencer par la critique du capitalisme inspirée de la doctrine sociale de l'Église catholique, qui a acquis de la vigueur sous l'influence d'un pape lui-même marqué par les expériences d'un Sud mondialisé. Comme au XIX^e et au XX^e siècle, la critique du capitalisme reste de nos jours très polyvalente au plan politique. À gauche de l'échiquier, elle est le plus souvent liée à une critique des inégalités et des relations de dépendance causées par le capitalisme ; mais elle est présente également à droite, où elle s'accompagne souvent de tendances antilibérales, anti-cosmopolites et « nativistes »^d. Les deux bords se rejoignent dans leur aversion à l'égard de la mondialisation. Une grande continuité apparaît également au niveau de l'anticapitalisme « totalisant », largement répandu, qui fait du capitalisme l'incarnation de la modernité (occidentale), voire tout simplement du Mal, et le tient pour responsable de presque tous les malheurs de l'humanité, en général sans se donner la peine de le conceptualiser et en ne tenant guère compte des données empiriques. On ne peut que difficilement discuter avec cette forme de fondamentalisme anticapitaliste irrationnel.
- 15 Certaines objections plus anciennes à l'encontre du capitalisme sont passées à l'arrière-plan, à l'instar de la critique marxiste classique du capitalisme comme lieu d'aliénation au travail et de la paupérisation de la classe ouvrière. La « question ouvrière » ne se trouve plus au centre de la critique du capitalisme, en tous cas dans les pays économiquement développés de l'Occident. C'est au niveau mondial par contre, dans la perspective de l'extension massive du travail dit « informel » au sein du Sud mondialisé – souvent dans une dépendance à l'égard des chaînes de la grande distribution et de réseaux eux-mêmes mondialisés – qu'elle mérite d'être ranimée¹¹.

Aspects de la critique contemporaine du capitalisme

- 16 À l'heure actuelle, d'autres thèmes occupent le premier plan, comme la critique de l'« irresponsabilité structurée » [*strukturierte Verantwortungslosigkeit*] au sein du secteur financier qui a conduit – du reste, en portant atteinte à l'une des prémisses centrales du capitalisme – à séparer prise de décision et endossement des conséquences, de sorte que des gestionnaires d'argent ayant échoué ont pu réaliser des gains exorbitants, et cela, parce que leurs pertes gigantesques se trouvaient reportées entre les mains publiques (c'est le « *too big to fail* »). Une autre critique des conséquences du capitalisme se fait toujours plus pressante : celle qui concerne l'accroissement de l'inégalité des revenus et des fortunes au sein de nos sociétés. Cette plainte visant l'inégalité croissante se mue en protestation contre une justice bafouée et concerne de fait tout le système. On déplore en outre l'insécurité persistante, le changement inéluctable qui

fait certes de nombreux gagnants, mais aussi de nombreux perdants, la pression incessante exercée dans le but d'accélérer les rythmes et l'individualisation parfois extrême, éléments inhérents au capitalisme, qui, en l'absence de tout contrepoids, peuvent conduire à l'érosion de la société et au délaissement du bien commun. Tout aussi fondamentale est la critique de la dépendance constitutive que le capitalisme entretient à l'égard d'une croissance sans trêve ni repos ainsi que d'une expansion qu'il faudrait à tout prix poursuivre pour dépasser toujours de nouveau le *statu quo* auquel on est déjà parvenu. Cette dépendance menace de détruire les ressources tant naturelles (l'environnement, le climat) que culturelles (la solidarité, le « sens des choses »), ressources dont même le capitalisme a du reste besoin pour se maintenir. À cela se rattache la question inquiète de savoir où se situent les limites du marché et de la vénalité, ou bien où elles devraient être tracées, que ce soit pour des raisons morales ou pour des raisons pratiques. Au niveau le plus fondamental, enfin, l'écart qui sépare, d'une part, la valeur potentiellement universelle de l'exigence d'entente et d'organisation au sein de la vie politique démocratique et, d'autre part, la dynamique d'un capitalisme qui se soustrait à toute politique démocratique et à toute organisation morale – dynamique qui est au fond anti-démocratique et amoral – demeure un problème récurrent¹².

- 17 L'histoire de la critique du capitalisme peut servir de clef d'explication de l'histoire du capitalisme. On devra pour cela – ce qui n'a pas été fait dans les explications ci-dessus – jeter des ponts entre les discours des intellectuels et les opinions et les mentalités, les expériences et les attentes des différents groupes au sein de la population, aussi difficile que cela puisse être. Faire des comparaisons entre les régions du monde tout en prenant la mesure de leur portée historique à l'échelle globale, voilà qui est à souhaiter de manière urgente, et ce, d'autant que l'impression demeure que le lien étroit qui unit l'ascension et la critique du capitalisme constitue surtout un phénomène propre à l'histoire européenne et s'avère moins marqué en Amérique du Nord, en Asie de l'Est ou en Inde. Mais même au sein de l'Europe, il faudrait comparer les régions tout en prenant en compte les différentes traditions culturelles, sociales et politiques, qui sont probablement plus importantes quand il s'agit de déterminer l'ampleur et le profil de la critique du capitalisme que les particularités propres à chaque capitalisme. On mettra à l'épreuve le fondement réel des positions, des objections et des arguments, mais en retraçant leurs changements au cours du temps et leurs multiples causes. Et l'on se confrontera à la question de savoir pourquoi en Europe le scepticisme et la critique à l'égard du capitalisme, si répandus et durables, n'entravèrent ni ne retardèrent plus durablement, ou plus fortement qu'ils ne l'ont fait de toute évidence, son ascension et son triomphe. L'importance pour le capitalisme en Europe de la critique de celui-ci semble avoir davantage consisté en ce qu'elle a conduit, dans la mesure où elle a pu se traduire en énergie sociale et politique, à des réformes, qui – avant tout par l'intermédiaire actif des régulations sociales d'essence étatique – ont rendu le capitalisme plus compatible avec les besoins humains, l'ont civilisé et ont au final également accru sa capacité à se faire accepter en dépit de toutes les critiques et à se maintenir. Que ce même mécanisme fonctionne encore à l'avenir, voilà qui n'est ni garanti ni exclu.

BIBLIOGRAPHIE

- Abelshausen, W. et al. (dir.) (2012) : *Kulturen der Weltwirtschaft*, Göttingen.
- Appleby, J. (2010) : *The Relentless Revolution: A History of Capitalism*, New York.
- Atkinson, A. B. (2016) : *Ungleichheit. Was wir dagegen tun können*, Stuttgart.
- Beckert, J. (2016) : *Imagined Futures: Fictional Expectations and Capitalist Dynamics*, Cambridge (Massachusetts).
- Brandes, S. / Zierenberg, M. (2017) : « Doing Capitalism. Praxeologische Perspektiven », *Mittelweg* 36. *Zeitschrift des Hamburger Instituts für Sozialforschung*, 26 (1), p. 3-24.
- Breman, J. (2012): *Outcast Labor in Asia: Circulation and Informalization of the Workers at the Bottom of the Economy*, Oxford.
- Eckert, A. (2016) : « Capitalism and Labor in Sub-Saharan Africa », in : Kocka, J. / van der Linden, M. (éd.) : *Capitalism. The Reemergence of a Historical Concept*, Londres, p. 165-185.
- Hirschman, A. O. (1992) : *Rival Views of Market Society and Other Recent Essays*, Cambridge (Massachusetts).
- Hübinger, G. (2016) : *Engagierte Beobachter der Moderne. Von Max Weber bis Ralf Dahrendorf*, Göttingen.
- Honegger, C. et al. (dir.) (2010) : *Strukturierte Verantwortungslosigkeit: Berichte aus der Bankenwelt*, Francfort-sur-le-Main.
- Kocka, J. (2015) : « Capitalism. The History of the Concept », *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, 2^e éd., Amsterdam, 3, p. 105-110.
- Kocka, J. (2016) : « Kapitalismus und Demokratie. Der historische Befund », *Archiv für Sozialgeschichte*, 26, p. 39-50.
- Kocka, J. (2017) : *Geschichte des Kapitalismus*, 3^e éd. révisée, Munich ; trad. française : *Histoire du capitalisme*, trad. par I. Kalinowski, Genève : Éditions Markus Haller, 2017.
- Le Goff, J. (2010): *Le Moyen Âge et l'argent*, Paris.
- Mason, P. (2016) : *Postkapitalismus. Grundrisse einer kommenden Ökonomie*, Berlin.
- Muller, J. Z. (2003) : *The Mind and the Market. Capitalism in Western Thought*, New York.
- Passow, R. von (1927) : *Kapitalismus. Eine begrifflich-terminologische Studie*, 2^e éd., Iéna.
- Rifkin, J. (2014) : *Die Null-Grenzkosten-Gesellschaft. Das Internet der Dinge, kollaboratives Gemeingut und der Rückzug des Kapitalismus*, Francfort-sur-le-Main.
- Scherer, J. B. (dir.) (2015) : *Das Anthropozän. Zum Stand der Dinge*, Berlin.
- Streeck, W. (2014) : « How Will Capitalism End? », *New Left Review*, 87 (3), p. 35-64.
- Todeschini, G. (2013) : « Credit and Debt: Patterns of Exchange in Western Christian Society », in : Ertl, T. (dir.) : *Europas Aufstieg. Eine Spurensuche im späten Mittelalter*, Vienne, p. 139-160.
- Wallerstein, I. et al. (2013) : *Does Capitalism have a Future?*, Oxford.

Welskopp, T. (2017) : « Zukunft bewirtschaften. Überlegungen zu einer praxis-theoretisch informierten Historisierung des Kapitalismus », *Mittelweg 36. Zeitschrift des Hamburger Instituts für Sozialforschung*, 26 (1), p. 81-97 ;
 trad. fr. : « Gérer le futur. Réflexions pour une historicisation du capitalisme à la lumière de la praxéologie », *Trivium*, n° 28 | 2018.

NOTES

1. Voir Mason (2016) (édition anglaise originale, 2015) ; voir aussi l'ouvrage antérieur de Rifkin (2014).
2. Même si la plupart de ces auteurs formulent leurs réponses avec plus de circonspection et se gardent sagement de tout pronostic tranché. Il en va ainsi, du moins, pour la plupart des contributions réunies dans Wallerstein et al. (2013) ; voir aussi Streeck (2014), p. 35-64.
3. Voir Passow (1927) ; Kocka (2015).
 - a. Une indication concernant le « donneur d'ordres » (*Verleger*) sera ici utile au lecteur : le « *Verlagssystem* » fut une forme d'organisation économique moderne en son temps, caractérisée par une production décentralisée. La plupart du temps, il s'agissait de produire des textiles, et le *Verleger*, ou « donneur d'ordres », fournissait lui-même les matières premières aux personnes qui travaillaient à domicile (*Heimarbeit*) [N.d.T.].
 - b. *Kommodifizierung* est le calque allemand du terme anglais *commodification*, dont la traduction française usuelle est celle que nous donnons, déjà apparue plus haut. Le terme composé qui la précède ici traduit l'expression *Zur-Ware-Werden*, dont le style est sciemment rendu par l'auteur proche d'un jargon philosophique [N.d.T.].
4. Voir Kocka (2017), p. 9-23 ; trad. française p. 18-32, (ce texte comporte une discussion sur les alternatives conceptuelles). D'importantes suggestions se trouvent enfin dans Beckert (2016).
5. Dans le même sens et pour aller plus loin, voir Brandes / Zierenberg (2017) ; Welskopp (2017).
6. Voir Abelshauser et al. (2012) ; Kocka (2016).
7. Ce qui suit provient d'une communication que j'ai donnée sous le titre « Capitalisme et critique du capitalisme : une perspective de long terme » (« *Kapitalismus und Kapitalismuskritik. Eine Lang-Frist- Perspektive* »), le 3 mai 2017, dans le cadre du séminaire d'Ulrich Herbert à l'Université de Freiburg. Une publication du texte complet est en préparation.
8. Muller (2003), p. 3-19 ; le Goff (2010) ; Todeschini (2013).
9. Un ouvrage fondamental à cet égard : Hirschman (1992), p. 105-141, en particulier p. 106 sq. ; voir aussi Appleby (2010), p. 87-120.
- c. Référence implicite à l'opposition entre *Gemeinschaft et Gesellschaft*, titre de l'ouvrage de Ferdinand Tönnies (1^{ère} édition 1887) [N.d.T.].
10. Il nous manque encore une histoire approfondie de la critique du capitalisme. Pour des introductions concises et fiables aux interprétations du capitalisme de Marx, de Sombart, de Weber et d'autres, voir Muller (2003). Sur la revue *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, qui prend à partir de 1904 le capitalisme comme thème central, à propos de Max Weber, Ernst Troeltsch ainsi que des courants réformistes alors contemporains en Angleterre et aux États-Unis, on dispose maintenant d'un très bon ouvrage : Hübinger (2016), p. 23-191.
- d. Le terme *nativistisch* se calque sur l'anglais *nativist*. Nous conservons le calque pour rendre l'impression créée par l'auteur. Notons que *nativism* possède en anglais le sens d'une nette hostilité aux immigrants. Libre à chacun de trouver des illustrations du propos de l'auteur, paru en 2017, dans la réalité contemporaine [N.d.T.].
11. Voir Breman (2012) ; Eckert (2016), p. 165-185.
12. Cf. Honegger et al. (2010) ; Atkinson (2016) ; J. B. Scherer (dir.), *Das Anthropozän. Zum Stand der Dinge*, Berlin 2015.

INDEX

Mots-clés : capitalisme, histoire du capitalisme, critique

Schlüsselwörter : Kapitalismus, Kapitalismusgeschichte, Kritik

AUTEURS

JÜRGEN KOCKA

Jürgen Kocka est membre permanent de l'*Internationales Geisteswissenschaftliches Kolleg* « Arbeit und Lebenslauf in globalgeschichtlicher Perspektive [Travail et cours de vie sous l'angle de l'histoire globale ; re:work] à l'Université Humboldt de Berlin. Pour plus d'informations voir la notice suivante.